



Mensuel
T.M. : 52 627

☎ : 01 40 54 11 00
L.M. : 88 000

DÉCEMBRE 2009

LE SPECTACLE
DU MONDE

Un septième art en quête de sacré

Relation d'une quête mystique, le nouveau film de Bruno Dumont, *Hadewijch*, est aussi un conte de chair et de sang. Il puise à l'une des sources d'inspiration les plus riches du cinéma occidental.

PAR MICHEL MARMIN

HADEWIJCH EST LE NOM D'UNE MYSTIQUE flamande du XIII^e siècle, qui a laissé des poèmes brûlant de désir et de douleur : « *Ce désert est cruel et nul ne lui ressemble, que l'amour fait en son domaine lorsque notre désir languit vers lui et que nous l'éprouvons sans le connaître jamais...* » *Hadewijch*, c'est aussi le nom qu'a choisi Céline pour entrer en religion, mais qu'elle perdra lorsque les sœurs qui l'ont accueillie dans leur couvent de Flandre française, épouvantées par la force destructrice de son attente insatisfaite de Dieu, la rendront au monde. Alors Céline, livrée à elle-même dans ce monde de bruit et de fureur, poursuivra sa quête par des chemins de traverse qui la conduiront jusqu'en Palestine, où elle embrassera la cause, sinon la foi, des islamistes les plus radicaux. Et c'est paradoxalement avec une innocence intacte qu'il lui faudra aller jusqu'au bout de sa dérive spirituelle, à savoir un attentat terro-

riste en plein Paris, pour apercevoir un commencement de lumière sous les espèces d'un simple – un ouvrier charpentier à figure de bon larron qui la délivrera du mal en lui rappelant, par sa présence bienfaisante, que le Verbe s'est fait chair, à elle qui fuyait avec effroi tout contact physique...

Telle est, grossièrement résumée, la trame de *Hadewijch*, le nouveau film de Bruno Dumont. Ceux qui avaient aimé ses œuvres précédentes, en particulier *la Vie de Jésus* (1997) et *Flandres* (2006), y reconnaîtront les thèmes essentiels d'un cinéaste qui, par la hauteur de ses préoccupations et l'exigence de son style, tranche singulièrement sur les gros de la production cinématographique française et même mondiale. Que nous dit en substance Bruno Dumont ? Que le monde est cette *Terre vaine* déplorée par le grand poète anglais T.S. Eliot, cette terre privée de sens et peut-être abandonnée de Dieu, mais aussi qu'il appartient aux hommes de la rendre à nouveau intelligible et accueillante au règne de l'esprit, quitte à en passer par l'expérience du mal : la guerre et ce qu'elle génère dans *Flandres*, le terrorisme et ce qui le produit dans *Hadewijch*.

Le génie de Bruno Dumont consiste à refuser les facilités et les pièges de la rhétorique, et à écarter l'allégorie en faveur de l'incarnation à l'écran, en quoi son film participe rigoureusement de l'essence de l'art cinématographique. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le cinéaste répugne à employer des comédiens professionnels, lesquels, aussi talentueux fussent-ils, ne pourraient lui fournir que

des avatars ou, pis, des simulacres. Or, proche en cela de Robert Bresson, Dumont recherche moins la représentation que la présence, et il se pourrait qu'il aille plus loin, à cet égard, que l'auteur de *Pickpocket* et de *Au hasard Balthazar*, dont le dépouillement formel n'est pas toujours exempt de maniérisme. Il est vrai que, contrairement au « janséniste » Bresson, Dumont n'affecte aucune posture théologique : ses films sont des contes de chair et de sang justifiant, en revanche, une interprétation herméneutique.

En effet, l'itinéraire pitoyable et terrible de Céline peut se rapporter aux cinq grands thèmes initiatiques de la tradition occidentale, tels que le septième art était par nature appelé à les actualiser mieux que tout autre, le cinéma étant un enchaînement d'actes, et tels que le grand théoricien et théologien Henri Agel les a récapitulés dans

son irremplaçable *Métaphysique du cinéma* (1976) : « la nécessité pour le héros de dépasser le combat et d'aller jusqu'au sacrifice et à la mort » ; « le combat du protagoniste avec les dragons et tous les monstres qui représentent soit un obstacle extérieur à l'aboutissement de la Quête, soit un obstacle tapi dans les profondeurs de son être » ; « la Quête elle-même » ; « la bipolarité, c'est-à-dire le contraire de l'entropie » ; « le rapport tantôt antagoniste tantôt complémentaire entre le Jour et la Nuit ». Cinq thèmes indissociables, que l'on retrouvera nécessairement dans toute œuvre relatant une quête mystique, consciente ou inconsciente.

Bruno Dumont se garde bien, au demeurant, de prendre lui-même clairement position et laisse ouverte toutes les interprétations. Après tout, l'héroïne de *Hadewijch* pourrait être justiciable d'un diagnostic pathologique, comme aurait pu l'être égale-

ment celle du si troublant *Viridiana* de Luis Buñuel, par exemple... Mais ce serait terriblement réducteur et rendrait tout simplement incompréhensible l'espèce d'ébranlement esthétique et ontologique que – indépendamment d'ailleurs de toute croyance (ou incroyance) personnelle –, de tels films sont capables de soulever.

Le seul cinéaste français contemporain dont les préoccupations peuvent

Hadewijch de Bruno Dumont. « *Mon film est un appel à la grâce. C'est une expérience mystique [...] Mais pas un acte de foi [...] C'est un film sur l'amour [...] Je pense que le véritable amour est totalement mystique parce que dans la mystique, vous arrivez à une véritable union. Il faut être capable d'aimer de façon absolue à l'intérieur d'un corps ordinaire et dans le monde. C'est ce que je filme à la fin : la limite des superstitions et des idéaux. Hadewijch meurt à Dieu et renaît dans les bras d'un homme où elle retrouvera la plénitude de l'amour.* »
Julie Sokolowski y incarne l'héroïne.

